

Voies et voix du traducteur

Estimadas señoras y estimados señores,
liebe Studentinnen und Studenten,

pas de panique, je vais continuer en français, enfin, surtout en français, mais si je parle de traduction, il faut bien que je fasse intervenir d'autres langues, et cette entrée en matière, c'était histoire de montrer que même les tournures les plus communes dans des langues très proches peuvent prendre des formes culturellement différentes. En français, j'aurais dit Mesdames, mesdemoiselles, messieurs, en ajoutant éventuellement (mais cela fait déjà paternaliste – maternaliste ?) « chers étudiants », Bref traduire, d'entrée de jeu, c'est aussi traduire des conventions culturelles.

Les voies de la traduction semblent décidément fort attirantes, à constater le nombre de nouveaux étudiants inscrits. J'espère que vous comprenez l'ampleur de la tâche. Il ne suffit pas d'aimer ni même de connaître les langues, il ne faut surtout pas transcoder, il faut produire, créer le texte d'arrivée, le texte cible. Il faut le travailler, le façonner. Bref, il faut être poète au sens étymologique du mot (*poein* en grec, c'est faire, créer de ses mains).

Car traduire, c'est transformer. Trahir ? Oui, sans doute, toujours, mais pour mieux respecter, et souvent respecter à la fois l'original, la source, et le public, la cible. Du coup, le mot 'trahison' n'a plus guère de sens.

Comme le classique quand vous écoutez Musiq3, la traduction serait partout. Traduire, faire passer, est en effet une métaphore porteuse. Mais gardons l'église, le minaret, je veux dire le perron, au milieu de la cité. La traduction, c'est le passage (par écrit) d'un texte écrit dans une langue X (langue source ou langue de départ) vers une langue Y (langue d'arrivée ou langue cible). Ceci dit, les modalités de ce passage sont multiples. Si une étude de Gisèle Sapiro nous apprend que « le nombre de traductions a doublé entre 1980 et 2000 », il ne s'agit là que des

traductions publiées. Dans bien des cas, il n'y a pas publication – un document, un mémo, un archivage, voire rien du tout. Souvent le rôle du traducteur est de résumer dans la langue connue du client (ou de l'employeur).

Je reviendrai brièvement plus tard sur les différents contextes, les différentes attentes, et donc les différentes stratégies du traducteur. Pour vous parler des voies du traducteur, je vais tout d'abord prendre deux exemples aux deux extrémités du spectre de l'utilisation de la langue.

Dans le premier, nous sommes dans le langage le plus convenu qui se puisse penser, des formules quasi toutes faites, qui en appellent d'autres dans la langue cible (ici la LS c'est le français et la LC est l'anglais, je dépannais un ami sociologue dans ses démêlés avec un éditeur) :

Je suis désolé de vous répondre si tard, mais l'adresse utilisée était hors d'usage depuis longtemps. J'ai retrouvé votre message presque par hasard. En fait *Global War on Liberty* a été édité en 2007 par TELOS Press. Je joins le lien de présentation. Je prépare actuellement un nouveau livre, plus petit "L'Union européenne sous souveraineté étasunienne". Je vous enverrais le manuscrit dès qu'il sera terminé et traduit. Bien cordialement,

Please excuse the delay in replying: the address you used had long been disconnected, and I found your message almost by chance. Actually Global War on Liberty was published by Telos Press in 2007. You'll find the link to their presentation below. I am currently working on a shorter book on the EU under US sovereignty. I will send you the ms as soon as it is translated. Best regards,

Le second est tiré de *Finnegans Wake*. Plus précisément, il s'agit d'un morceau de paragraphe vers la fin de la section ou du chapitre intitulé 'Anna Livia Plurabelle', la mère mythique et multiple associée aux eaux de vie de la rivière Liffey, une section où l'on entend deux lavandières qui frottent le linge sale et débattent de sales histoires tandis que la nuit tombe. Joyce y joue, crée, manipule, s'amuse, sautant par dessus les idiomes.

Wait till the honeying of the lune, love! Die eve, little eve, die! We see that wonder in your eye. We'll meet again, we'll part once more. The spot I'll seek if the hour you'll find. My chart shines high where the blue milk's upset. Forgivemequick, I'm going! Bubyee! And you, pluck your watch, forgetmenot. Your evenlode. So save to jurna's end! My sights are swimming thicker on me by the shadows to this place. I sow home slowly now by own way, moy-valley way. Towy I too, rathmine.

Attends que la luna s'emmielle, mon amour ! Meurs Eve, petite veille, meurs! Merveille se lit

dans tes yeux. Nous nous verrons nous nous quitterons encore. Le lieu je chercherai si tu me trouves l'heure. Ma charte s'enlumine, là-haut, où la voie se lacte de bleu. Pardonne, je t'empresse. Tchatchao ! Et toi, herbe d'amour, cueille ta montre, myosotis. Ta bergère polaire, ton aimante. Gardons le cap jusqu'au crépuscule ! Les ombres vers ce lieu font refluer en moi des visions plus épaisses. Mollement maintenant, me meus et m'en vais vers val de Moy. Cheminant chemin, combienmien.

J'aurais pu vous proposer trois ou quatre traductions parallèles, celle de Philippe Lavergne, cet informaticien un peu tapé qui a traduit l'ensemble de l'œuvre en reconstituant toutes les allusions à grand renfort de notes en bas de page, celle du poète André du Bouchet, celle, collective et jouissive de Samuel Beckett, Alfred Peron, Paul Léon, Eugène Jolas, Ivan Goll, Adrienne Monnier et Philippe Soupault, à laquelle a collaboré l'auteur. Mais celle que vous avez ici, et que je trouve ma foi assez réussie, a été réalisée par deux étudiants il y a déjà 7 ans, dans un grand bonheur délirant. Il n'est d'ailleurs possible, me semble-t-il, de traduire *Finnegans Wake* qu'en se permettant de délirer, en s'ouvrant à tous les glissements, y compris les plus farfelus, non sans recours aussi à de nombreux dictionnaires et encyclopédies. Après *Ulysses*, le livre qui raconte le jour le plus long dans la littérature, dix jours après ce qui allait devenir, en 1944, 'le jour le plus long', *Finnegans Wake* est le livre de la nuit, là où toutes les eaux s'emmêlent, où remonte l'inconscient dans les jeux de mots, les dérapages, les déplacements, les surdéterminations, etc. A cela vient s'ajouter une érudition époustouflante et une agilité linguistique effarante. Un cas limite du traduisible / intraduisible. Raison pour laquelle je vous propose cette version d'étudiants : pour montrer que, si, c'est possible, l'intraduisible peut être traduit.

Regardons rapidement ce qui se passe au moment de la traduction dans les deux cas. Dans l'exemple 1, une machine pourrait faire le travail. Encore faudrait-il qu'elle soit très minutieusement programmée : une traduction mot à mot (* I am sorry that I answer so late) est, disons, presque possible mais ne correspond pas du tout à ce qu'un anglophone dirait. Remarquez le changement de perspective, le changement dans l'organisation des propositions, le 'plus petit' qui veut en fait dire 'plus court', et puis ce qu'aucun programme, aussi bien conçu fût-il, ne pourra jamais détecter : 'je joins' n'indique pas qu'il y a une pièce jointe ('attachement', 'I attach') mais que le message reprend l'adresse de la page de présentation, donc 'You will find below'.

Dans l'exemple 2, des références géographiques sont perdues, comme Rathmines, mais ce qui est bien présent, c'est le rythme, ce sont les jeux sur les sons. La répétition de liquides 'lune' 'love' devient répétition du son 'm' ; 'eve', c'est aussi le soir, d'où le jeu sur veille / vieille (ici ce qui est perdu c'est que 'die' ça peut aussi être la prononciation irlandaise de 'day', 'good day', 'hello'). Deux phrases qui balancent sur la symétrie, un rythme que nous retrouvons en français. Au lieu du lait bleu renversé Benjamin Heyden et Marie Herbillon ont légèrement explicité en écrivant 'où la voie se lacte de bleu'. Pour 'Your evenlode', une des deux traductions suffirait. Mais pourquoi choisir ? Joyce choisissait-il ? Il accumulait joyeusement. Vous aurez entendu que par deux fois nous avons un alexandrin, voire deux, sans les avoir cherchés, ce qui montre à quel point le rythme en douze syllabes est naturel en français. 'Moy' était facile à garder puisque c'est aussi 'moi', et la fin du paragraphe prend en français des accents à la Machado. Ici, c'est clair, un programme, aussi complexe soit-il, serait complètement largué.

Maintenant quelles sont les chances qu'un traducteur (1) soit appelé à traduire l'un et l'autre texte, et (2) voie ses efforts payés 'au juste prix' ?

Dans le premier cas, la plupart des clients potentiels trouveront que c'est vraiment trop simple, que cela ne vaut pas la peine de déranger un traducteur et ils bricoleront quelque chose qui sera compréhensible. Dans le second, eh bien non, personne ne va vous demander de retraduire une page ou dix pages de *Finnegans Wake*. Et si même c'était le cas, à quelle aune mesurer le salaire que mérite pareil travail ?

Donc les voies du traducteur courent entre ces deux extrêmes. Et croisent très souvent des textes mal écrits, ceci même pour l'édition. C'est alors au traducteur à restaurer le sens. L'exemple 3 est sans doute un cas extrême où la traduction devient carrément de la réécriture. Il s'agit du début de l'introduction au catalogue d'une exposition d'oeuvres d'art en verre et en cristal qui se tenait tous les trois ans au siège de la Générale de Banque place Xavier Neujean (maintenant BNP Paris Bas Fortis, mais nous ne gloserons pas). A vrai dire, en regardant notre traduction, je me dis que nous avons encore été bien trop serviles. Outre qu'il est rédigé dans un

français bancal, l'original est pour le moins douteux dans ses références historiques et dans ses connotations idéologiques. Il exprime comme une nostalgie de l'Ancien Régime, et ne semble pas conscient que l'usage du latin était confiné à une minorité de lettrés, de même que plus tard l'usage du français (y compris en France). En revanche pour les 19^e et 20^e siècles, voilà qu'il est question de massacres et de guerres atroces. Dans la traduction, nous ne mentionnons pas l'Ancien Régime, nous ajoutons 'the educated' (sans préciser que c'était une infime portion de la population), et à la fin nous développons ce que nous avons cru lire dans les guillemets autour de 's'ouvrir'. Mais nous laissons planer l'idée que l'Europe aurait été paisible et unifiée jusqu'à la date fatidique de la Révolution française.

Plus un texte se borne à fournir des informations – et ça peut aller d'une étude sur la recherche en génomique à une notice pour une brosse à dents... – et moins il fait entendre une voix qui lui est propre. Plus la traduction, par conséquent, sans être nécessairement facile, sera affaire de terminologie. En revanche dès qu'intervient la métaphore, et on n'imagine pas à quelle fréquence elle habite nos mots, voilà qu'il y a une voix à capturer et à restituer. C'est éminemment dans les textes littéraires qu'il convient de sentir et de rendre au mieux la voix qui habite chaque texte. Je vous propose deux exemples de poèmes. D'abord le début du très célèbre poème érotique d'Andrew Marvell, 'To his Coy Mistress', construit sur les trois temps du syllogisme classique : si, or, donc. Ici nous avons juste la première moitié du premier mouvement.

Had we but world enough, and time,
This coyness, lady, were no crime.
We would sit down, and think which way
To walk, and pass our long love's day.
Though by the Indian Ganges' side
Shouldst rubies find; I by the tide
Of Humber would complain. I would
Love you ten years before the Flood,
And you should, if you please, refuse
Till the conversion of the Jews.

En dessous, trois traductions, la meilleure étant de loin celle de Pierre Leyris. Certes il ajoute des vers, mais ainsi il garde non seulement les rimes et la légèreté du ton, mais aussi le rythme allègre. La mienne, écrite avant de découvrir Leyris en réaction à celle publiée dans l'anthologie de la poésie anglaise à la Pléiade, si elle rétablit les rimes, s'enlise un peu dans les alexandrins et ajoute des bouts de phrases inutiles ('avec un beau mépris', par exemple). En plus il reste au plus près du sens (le monde du premier vers, c'est bien ce monde-ci, l'ici-bas où l'on peut s'envoyer en l'air) et retrouve des effets sonores comme les 'l' qui se répondent dans la 'longue journée galante'. Notons aussi la rime délicate de 'Humber' avec malheur, qui suppose une prononciation bien française. Dans la traduction de Gâton, nous ne retrouvons rien du tout, ni rime, ni légèreté, ni même sens, car enfin, elle n'*attend* pas 'que les Juifs soient convertis', et la tournure 'Had we but world enough' est suffisamment insolite en anglais pour la rendre autrement que par une expression toute faite ('Si le monde était à nous').

L'extrait suivant est le début d'un poème de David Dabydeen, un écrivain 'Black British', c'est-à-dire établi en Grande Bretagne mais originaire d'une ancienne colonie (en l'occurrence, le Guyana). Le début du poème (intitulé 'Carnival Boy') joue sur une intertextualité pour ainsi dire paradigmatique de ce qu'était l'enseignement de l'anglais dans les colonies britanniques. Comment rendre l'intrusion d'une référence scolaire qui fait écho à cette violence culturelle coloniale ("minstrelsy / and white abstraction") ? Le premier vers est tiré de ce poème emblématique du haut romantisme anglais "Lines written a few miles above Tintern Abbey" de William Wordsworth. Dans le poème cité, le vers renvoie à ce que l'expérience a ajouté à la perception ; dans celui de Dabydeen il renvoie à une vision idéalisée de ce qu'est l'humanité. Le lynchage du nègre n'a rien d'une petite musique élégiaque. La seconde citation, au vers 9, "intimations of immortality", se trouve dans un titre de poème on ne peut plus explicite : "Ode on Intimations of Immortality from Recollections of Early Childhood", où il est question de l'enfant qui vient sur terre tout imprégné encore de la gloire de l'éternité ("trailing clouds of glory"). Le lecteur/auditeur anglophone va-t-il les identifier ? Rien n'est moins sûr (ah ma bonne dame l'enseignement n'est plus ce qu'il était), mais elles vont lui rappeler quelque chose et l'effet "écho-d'un-grand-classique-même-si-je-ne-sais-

plus-qui" me semble plus important que le contenu spécifique. Or il y a peu de chance que cet effet soit gardé si nous traduisons, par exemple, "la petite musique triste de l'humanité". Or le grand poète romantique en littérature française, c'est Victor Hugo. De la même façon que Wordsworth, si un cours d'histoire littéraire existe encore, les élèves ne peuvent pas ne pas en avoir entendu parler. Parmi sa production foisonnante, deux poèmes qui parlent d'enfant sont souvent (ré) cités : "Lorsque l'enfant paraît" et "L'enfant grec". Le premier vers en devient deux, inspirés de la fin de ce second poème écrit après le massacre de Chio (1822), où les troupes de l'empire ottoman tuèrent la population grecque de l'île, ceci dans le contexte de la guerre d'indépendance de la Grèce. Dans la dernière strophe, le locuteur tente de ramener l'enfant farouche à l'amour de la vie dans ce qu'elle a de plus beau :

Veux-tu, pour me sourire, un bel oiseau des bois,
Qui chante avec un chant plus doux que le hautbois,
Plus éclatant que les cymbales ?

Sans la tristesse, c'est la petite musique d'une humanité apaisée du poème de Wordsworth. Chez Hugo, c'est dans le poème même que nous trouvons la violence et la terrible détermination à la vengeance qui motive souvent les enfants soldats :

- Ami, dit l'enfant grec, dit l'enfant aux yeux bleus,
Je veux de la poudre et des balles

Pour peu que le lecteur se souvienne de ce dernier vers percutant, les premiers mots ont déjà en partie établi le contraste. Dans la troisième strophe ("child-gee" "rires d'enfant" en étant une) "intimations of immortality" est remplacé par "la colombe de l'arche", tiré de "Lorsque l'enfant paraît". Si nous lisons la strophe toute entière, nous comprenons, je pense, que l'idée est très proche : pour Hugo comme pour Wordsworth, l'enfant est encore un peu un ange, arrivé tout droit d'un monde plus pur, plus beau, plus élevé :

Vous êtes parmi nous la colombe de l'arche.
Vos pieds tendres et purs n'ont point l'âge où l'on marche ;
Vos ailes sont d'azur.
Sans le comprendre encor, vous regardez le monde.
Double virginité ! corps où rien n'est immonde,
Âme où rien n'est impur

Mais tout cela, face à la réalité de l'enfant carnaval, ce n'est que littérature, abstraction blanche au sens de nobles pensées imaginées par des blancs et au sens d'une blancheur éthérée de ce qui n'a pas de corps. Passer ainsi de Wordsworth à Hugo, n'est-ce pas là un acte d'acclimatation, de domestication au même titre que

Guy Leclercq traduisant la chanson de la petite abeille par une parodie de "Il était une bergère" ? Si, bien sûr, mais dans l'un et l'autre cas, il s'agit de retrouver pour le lecteur de la traduction un peu de l'impact qu'a sans doute l'original sur le lecteur anglophone. Là où il rings a bell, il faut que ça fasse tilt.

J'intercale ici, à partir de la question, Peut-on *tout* traduire ?, des commentaires en deux versants. D'une part une vision quasi philosophique des choses et de l'autre une approche on ne peut plus pratique. Peut-on *tout* traduire ? Oui et non, bien sûr. Nous savons une fois pour toute, et qu'on n'en parle plus, que la traduction est impossible et pourtant il est possible de tout traduire. Tout doit-il être traduit ? Double question. Il s'agit d'un côté de l'intérêt que présente les textes sources. Méritent-ils d'être traduits ? D'un autre côté du danger que pourrait représenter la dissémination de certaines idées. Mais allons-nous vraiment décider de ne pas traduire des textes développant des idées que nous désapprouvons ? Retournons à Milton et son célèbre discours sur la liberté d'expression : la vertu doit se frotter à la tentation, doit s'éprouver au contact du 'mal'. De ce point de vue donc, oui, traduisons les textes du KKK, *Mein Kampf*, les discours de Kadhafi et de Netanyahu... Mais la question « peut-on tout traduire ? » porte aussi sur la possibilité de bien traduire. Le traducteur doit pouvoir décliner une commande soit s'il ne s'estime pas posséder les compétences nécessaires (par exemple une connaissance suffisante du domaine) soit si les conditions sont trop défavorables, ce qui peut vouloir dire : délai trop court mais aussi rémunération insuffisante. Et ici, je pourrais développer l'aspect 'traduction en tant que profession', mais ce serait encore une autre conférence.

Enfin pour terminer, mais c'est une assez longue conclusion, je me tourne vers ce que pourrait être la Voie du traducteur, cette fois, avec un e et un V majuscule – sa mission, son rôle face à la langue ?

Un des textes les plus souvent évoqués lorsqu'il est question de traduction est la préface que Walter Benjamin a écrit en 1923 pour ses traductions de Baudelaire, 'Die Aufgabe des Übersetzers' / 'La tâche du traducteur'. Vous trouvez un passage clé de ce texte illuminé du penseur allemand page 5 :

En elle l'original croît et s'élève dans une atmosphère, pour ainsi dire plus haute et plus pure, du langage, où certes il ne peut vivre durablement, et qu'il est en outre loin d'atteindre dans toutes les parties de sa forme, vers laquelle cependant, avec une pénétration qui tient du miracle, il fait au moins un signe, indiquant **le lieu promis et interdit où les langues se réconcilient et s'accompliront**. Ce lieu, il ne l'atteint pas sans reste, mais c'est là que se trouve ce qui fait que traduire est plus que communiquer. Pour donner une définition plus précise de ce noyau essentiel, on peut dire qu'il s'agit de ce qui, dans une traduction, n'est pas à nouveau traduisible. Car, autant qu'on en puisse extraire du communicable pour le traduire, il reste toujours cet intouchable sur lequel portait le travail du vrai traducteur et qui n'est pas transmissible comme l'est, dans l'original, la parole de l'écrivain, car le rapport de la teneur au langage est tout à fait différent dans l'original et dans la traduction. En effet, si, dans l'original, teneur et langage forment une certaine unité comparable à celle du fruit et de sa peau, le langage de la traduction enveloppe sa teneur comme un manteau royal aux larges plis. Car **il renvoie à un langage supérieur à lui-même** et reste ainsi, par rapport à sa propre teneur, inadéquat, forcé, étranger. (trad. Maurice de Gandillac)

Ce texte de Benjamin, à vrai dire, plus je le lis et plus je me demande ce qu'il avait fumé. Nous sommes en plein délire de parousie, le retour du Messie, l'accomplissement des temps, avec en creux l'inquiétante suggestion qu'une seule langue originelle (*Ur-sprache*), voire plus de langue du tout, c'est là le but ultime de l'effort du traducteur. Une langue unique ? Le retour à Babel quand les ouvriers se comprenaient encore ?

La construction de la tour de Babel est souvent présentée comme le mythe fondateur de la traduction. Ce n'est pas pour rien qu'après les portraits de Saint Jérôme (par exemple la gravure de Dürer le présentant assis dans son atelier), c'est sans doute la Tour de Babel de Breughel qui est l'illustration la plus prisée des ouvrages sur la traduction. L'orgueil des hommes aurait été puni par la diversité de langues, perçue alors comme malédiction que doit pallier les efforts (toujours vains, bien sûr) des traducteurs. Pourtant, dans le sillage de François Ost, nous pouvons constater que la diversité des langues, nous la trouvons dans le texte biblique *avant* Babel et que ce projet est à la fois totalitaire et réducteur : tous, pour se comprendre, devraient parler la même langue. Cela vous rappelle quelque chose ? Nous retrouvons la même ambition dans presque tous les empires. C'est bien pour ça que

nous parlons français. Non dans l'empire romain nous parlions latin, et le français, c'est une forme de la malédiction de Babel, un abatardissement, une forme 'corrompue' du latin. C'est pour cela aussi que bien plus tard la République française va traquer et tenter d'éradiquer les dialectes locaux, dénigrés comme autant de patois. C'est pour cela qu'aujourd'hui, à tous les coins de rencontres internationales, on s'attend à ce que vous compreniez l'anglais, some sort of English, worldglisch. Très heureusement, cette tentation du monolinguisme est toujours contrariée. La multiplicité des langues, c'est une richesse à cultiver. Chaque langue qui meurt, et il en meurt des dizaines chaque année, c'est aussi une perte collective pour notre humanité, au même titre ou presque que la perte de biodiversité, quoique sans doute avec moins de conséquences pour notre survie.

La tâche du traducteur, plus prosaïquement que dans les termes utilisés par Benjamin, cela consiste aussi, même si nous n'en avons pas conscience, à préserver cette diversité. Parfois cette vocation se fait explicite, comme dans le cadre du projet financé par l'Union européenne sur les littératures en langues minoritaires dans cinq zones linguistiques de l'Union. Les langues 'majoritaires' dans lesquels tous les textes écrits dans 19 langues parlées par moins de locuteurs dans ces régions étaient l'anglais, l'allemand, l'espagnol, l'italien et le français. Et là, brève digression, il faut bien reconnaître que l'équipe de traducteurs a souvent transgressé l'interdit de ne jamais traduire que directement d'une langue connue : nous avons pratiqué la traduction en triangle, en partant d'une traduction littérale dans la langue officielle connue par l'auteur, et en retrouvant les effets sonores et rythmiques à partir du texte original et dans le meilleur des cas d'une lecture par l'écrivain lui-même.

La Voie du traducteur, donc, ce pourrait être la défense du multilinguisme, à l'opposé de ce qui est proposé par Benjamin et d'autres comme effet ultime de l'activité traduisante : une langue originelle et parfaite, objectif aussi dangereux que la quête illusoire d'une loi parfaite.

Babel, donc, mythe à redéfinir, mythe à réinventer. The New Babel / Babel nouvelle est précisément le titre et le principal point d'ancrage thématique d'un long poème écrit en versets par l'écrivain juif étatsunien Leonard Schwartz après les attentats

du 11 septembre 2001 et les représailles sur l'Afghanistan (on ne savait pas encore alors que l'Afghanistan allait devenir une guerre de longue durée, encore menée d'ailleurs par Obama). Cette nouvelle Babel, il la fonde dans la douceur des corps qui se trouvent, une autre forme de traduction :

Babel is consciousness and comsciousness, cocksciousness and cuntsciousness, and comsciousness and consciousness taste here, and here, and here...

Working hypothesis #1: a precise for love and not precision bombing.

Pas vraiment non plus, vous en conviendrez le genre de texte qui se traduit tout seul. Un texte où il nous faut travailler les mots, chercher lesquels, dans leurs sonorités, pourront au mieux évoquer la jouissance érotique.

Babel est conscience et jouissance, péni-science et cuni-science, con-sciences qui se goûtent ici, et ici, et ici...

Hypothèse de travail n°1 : précis pour s'aimer et non bombardement de précision.

Ceci m'amène, et ce sera vraiment la fin à un hommage à ce grand traducteur et penseur du traduire qu'était Henri Meschonnic. Dans sa *Poétique du traduire* (qui date déjà d'il y a dix ans), en parlant de traduction, tel le traducteur, il recrée lui aussi la langue et nous la fait savourer. Mais avant de conclure par une brève citation feu d'artifice, un passage où il met en cause avec verve ce penchant à escamoter ce qu'au contraire la traduction souligne, en escamotant même l'acte de traduction :

La traduction efface donc doublement : elle efface une poétique de la pensée, elle efface son effacement même.

La traduction est alors une amnésie collective. Une désécriture. Une déshistoricisation.

La traduction effaçante manifeste la permanence du mythe de Babel : le mal à effacer est toujours la différence et la diversité des langues.

Enfin, vous vous en souviendrez, je vous parlais en début d'exposé du travail du traducteur sur le texte, de ce 'faire' qui se dit en grec *poein*. C'est dans ce sens que Meschonnic parle d'une 'poétique du traduire', dans ce sens, même si c'est loin d'être toujours vrai, qu'il faut entendre cette phrase réjouissante :

La poétique est le feu de joie qu'on fait avec la langue de bois.